

C'est là véritablement l'esprit qui anime la synthèse historique de Jean de Muller ; et quand cet esprit se traduit dans un si haut sentiment de conscience et de moralité, on peut répondre de l'excellence et de la sûreté de la méthode, de la grandeur et du but de l'œuvre comme aussi de son succès.

Aussi l'Histoire de la Confédération suisse, qui est d'un bout à l'autre l'expression sincère d'une telle méthode, fut-elle, comme elle devait nécessairement l'être, un grand fait de succès pour l'auteur et de gloire pour la patrie.

Jean de Muller portait, en lui, ce double génie qui complète l'homme et qui fait le grand historien, je veux dire, ce génie spontané, soudain, procédant de lui-même, qui saisit d'en haut, a priori, la raison et l'harmonie des faits, en les justifiant dans l'ordre des idées providentielles.

C'est ce même génie qui anime Tacite, Bossuet, Herder, M. Guizot.

Le second génie de Jean de Muller, c'est le génie dont parle Buffon, le génie de la patience, qui soulève, interroge laborieusement, sans trêve, ni relâche, toutes les reliques des vieux âges, traditions, légendes et manuscrits, qui les ordonne et les met en vive lumière, en leur donnant force et puissance.

Quant on remonte avec Jean de Muller les diverses périodes historiques de l'antique Helvétie, et qu'à l'aide de sa vive et lumineuse démonstration, on vient à regarder autour de soi, pour comprendre tout ce qu'il a fallu de temps, d'efforts et d'inductions, pour arriver si haut et par des sentiers si peu sûrs et si pleins d'obscurités, on se dit volontiers que Jean de Muller possédait en propre, lui aussi, cet inappréhensible génie de la patience, qui a fait d'Augustin Thierry un des grands historiens de l'époque et l'un des plus illustres avengles, après Homère et Milton.

Jean de Muller, on l'a dit et proclamé bien souvent, n'est pas un historien systématique, imaginant, commentant ou justifiant l'histoire, au profit d'une théorie préconçue ou d'une idée hardiment paradoxale, à la façon de plusieurs de nos novateurs modernes ; non, Jean de Muller appartient à cette glorieuse école, qui raconte les faits, pour l'unique besoin de la vérité, sans passions, ni témérités aveugles, mais en les éclairant au moyen de cette critique large et sévère en même temps, qui est la véritable condition de l'histoire, et que nous avons le droit de nommer la philosophie de l'histoire, sans le dogmatisme froid du théoricien.

Quand parut le premier volume de son Histoire de la Confédération, il fut salué des acclamations de la foule ; l'Allemagne fut émue et la Suisse tressaillit du plus noble orgueil.

Il devint le livre de tous, le livre du riche et du pauvre, le livre de l'avoyer et du paysan, se répandant comme une bonne nouvelle, dans les châteaux et les chaumières, sur les montagnes et dans les vallées de l'Helvétie, et lorsque, en pèlerin curieux vous demandiez à l'humble habitant de tous ces pays alpestres, qui vous racontait tout au long l'histoire des ruines diverses du vieux château du voisinage, comment il avait appris toutes ces choses-là, eh ! vous répliquait-il alors, ne le trouve-t-on pas dans le livre de Muller de Schaffhouse ?

Jean de Muller ne fut pas ébloui par ce premier succès, qu'il accepta, d'une manière calme et toute digne de lui, ainsi que les critiques plus ou moins méritées qui vinrent s'y mêler.

« Je me ferai, disait-il à ce propos, une loi d'allier me dignité modeste et le plus grand sang-froid à l'impétuosité, et comme par le passé, de ne rien admettre dans mon histoire qui ne repose sur des documents.

« Nulle critique de mon livre ne m'afflige : si elle est vraie, j'aime la vérité, si elle est fautive, elle tombera d'elle-même : C'est ainsi qu'au lieu de réfuter mes critiques, j'emploierai tous mes instants à perfectionner mes facultés intellectuelles et à augmenter la somme de mes connaissances. »

Dans les volumes suivants, toujours fidèle à ces grands principes, Jean de Muller en éleva encore plus haut l'application : de sorte qu'à mesure que son travail avançait, le sentiment intime et profond de force qu'il y puisait chaque jour, soutenait et relevait même, à ses propres yeux, cette légitime conviction, qu'il pouvait suffire à l'ampleur et à toutes les nécessités de la tâche.

Au milieu des diverses situations et péripéties d'une glorieuse existence, qui a eu ses labeurs, ses luttes, ses besoins, ses amertumes, mais que d'illustres et bien douces amitiés ont consolées et réjouies, que les faveurs des princes ont émue et comblées quelquefois, l'âme de Jean de Muller sut garder cette sérénité constante qui lui laissait patiente possession de lui-même, et qui lui permit de poursuivre, sans relâche, son grand travail historique.

IV.

Commencée en 1780, la publication de l'Histoire de la Confédération ne comptait encore en 1803, que trois volumes, Jean de

Muller se hâtait lentement dans l'exécution de cette vaste pensée, ayant mis en effet presque tout un quart de siècle à faire ses trois premiers livraisons.

Il portait sa mission d'historien comme un véritable sacerdoce ; et chaque partie du monument qu'il élevait à la gloire de son pays, lui coûtait des recherches profondes et des efforts suprêmes d'intelligence et de travail ; et, si parfois quelque découragement se venait mêler aux fatigues de ses heures si laborieuses et si remplies, il était vite comprimé sous l'influence de cette forte voix intérieure qui lui criait :

« Travail, travaille, pendant qu'il est jour, et avant que vienne la longue nuit où tout travail cesse. » Aussi, lorsqu'il expédiait enfin, le jour de Noël 1804, son 4ème volume à Leipzig, après y avoir fait des corrections jusqu'au dernier demi quart-d'heure, avouait-il avec une noble et touchante simplicité, qu'il s'en séparait le cœur gros, comme d'un livre dont on est peu content.

La composition de son cinquième volume l'occupa vivement ensuite, mais il n'eut pas le temps de l'achever : La mort avait aussi sa hâte, et elle frappait le grand historien sur la première moitié de ce même volume qui devait le conduire à l'époque de la Réformation.

Jean de Muller n'avait alors que 57 ans ; et quoique plein de fortes pensées et de nobles actions, sa vie devait, outre l'histoire de la confédération, se compléter encore par la publication de plusieurs autres travaux historiques et littéraires, pour l'exécution desquels il avait lentement et laborieusement réuni des documents de toute nature et de toute valeur ; mais, hélas ! le grand travailleur n'eut pas le temps de dire son dernier mot, d'exprimer sa dernière pensée, d'ajouter enfin de nouvelles gloires à toutes celles dont il était déjà en si légitime possession.

Quoiqu'il en soit, l'homme et l'œuvre restent, et Jean de Muller de Schaffhouse se place de droit parmi les historiens qui descendent en droite ligne de Thucydide, et dont la gloire durera autant que les vieilles montagnes de la Suisse.

E. DE FENOUILLET.

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

Du plan d'Etudes.—Organisation d'un Cours Triennal.

Après avoir passé en revue dans les articles précédents les différentes branches d'études que doit comprendre l'instruction primaire, ainsi que l'étendue et la direction à donner à chaque espèce d'enseignement, nous avons à traiter aujourd'hui une question capitale, bien qu'on paraisse en avoir généralement méconnu l'importance.

Cette question est celle du plan d'études lui-même, c'est-à-dire de l'ordre dans lequel les différentes matières doivent se succéder dans l'enseignement, et du temps à assigner à chacune.

On s'est beaucoup occupé partout de la répartition de l'enseignement entre les différentes heures de la journée et même entre les jours de la semaine, et des moyens de faire enseigner simultanément ou successivement à chaque division les diverses branches d'instruction. Mais on a paru oublier qu'avant de savoir à quel jour de la semaine et à quelle heure du jour on enseignera chaque chose, il faut savoir ce qu'on doit enseigner dans l'année, et comment les branches d'études, qui doivent composer le programme d'une bonne école, peuvent être réparties dans la durée du temps que la moyenne des élèves passe habituellement en classe.

On a fait un peu comme des personnes qui se mettraient en route sans connaître la longueur du voyage qu'elles entreprennent, ni dans quel temps elles doivent l'avoir accompli, ou, si l'on veut bien nous permettre encore cette comparaison familière, comme des gens qui voudraient régler le menu de leur ordinaire de chaque jour avant de savoir ce qu'ils ont à dépenser par an. Or, de même que rien n'est ruineux comme de vivre au jour le jour sans s'être rendu compte de son revenu et de ce qu'il permet de dépenser par jour, de même